

In folio

Détresse à Detroit

Bienvenue à Detroit, ville-symbole de la crise financière aux Etats-Unis. Les choses y vont si mal qu'en 2013, l'Etat du Michigan l'a mise sous tutelle, en attendant la résorption de sa dette de 20 milliards de dollars. Ancien Eldorado de la construction automobile, Detroit, qui ressemble aujourd'hui à un champ de ruines, est plein de quartiers déserts, de pavillons abandonnés (saisis par les banques) et de citoyens livrés à eux-mêmes. La criminalité y compte parmi les plus élevées d'Amérique.

Cette situation limite possède, d'une certaine façon, quelque chose de tristement romanesque, ce qui explique pourquoi deux écrivains français en font aujourd'hui le décor, et même le sujet, de leur livre. Thomas B. Reverdy, pour commencer, continue avec Detroit le travail commencé dans *L'envers du monde* (sur Ground Zero) et *Les Evaporés* (sur le Japon post-Fukushima). *Il était une ville* est un récit choral dont l'action se déroule fin 2008, quand tout bascule et que la dégringolade de Wall Street génère un véritable cataclysme à Detroit.

Un ingénieur expatrié, un gamin qui tourne mal, une serveuse mélancolique, un flic désabusé, etc., une demi-douzaine de personnages en tout se succèdent pour restituer l'ambiance de la cité à cette période tragique de son histoire. « La main invisible qui équilibrait les marchés a glissé dans la flaque d'huile de la mondialisation, voilà ce qui s'est produit », soupire l'un d'eux, filant la métaphore mécanique et repensant au passé glorieux de la ville...

Tableau mélancolique. Les micro-intrigues de Reverdy sont inégales, mais son roman est un beau tableau mélancolique de la ville à l'abandon, parsemé d'observations judicieuses et rythmé par plusieurs scènes extrêmement réussies (l'attaque des pitbulls, deux pages d'impeccable tension). Alexandre Friederich, lui, propose avec *Fordetroit* un roman

de dialogues, de portraits, multipliant les éclats poétiques et les aphorismes déroutants. Son petit livre y gagne des allures de méditation philosophique. « Detroit est une ville étrangère, écrit-il. Elle est vaste, dure et déserte. Incompréhensible. Imprenable. Un pays-machine. Ceux qui tournent dans ses murs cherchent une issue. Ils ne trouvent pas. Pris de vertige, ils tombent ».

Il était une ville et *Fordetroit* ont chacun leur approche, leur ton – classique et romanesque chez Reverdy, expérimental et intimiste chez Friederich –, mais la même intuition traverse souterrainement les deux textes : celle, angoissante, que la catastrophe qui frappe Detroit aujourd’hui touchera le vieux monde entier demain, et que les mêmes forces qui ont fait sa richesse peuvent le mener à sa ruine.

Il était une ville, de Thomas B. Reverdy (Flammarion, 268 p., 19 €). *Fordetroit*, d’Alexandre Friederich (Allia, 122 p., 6,50 €)